

DESSINER ...

Dessiner est un acte culturel. Au même titre qu'écrire une nouvelle, peindre un tableau, sculpter un masque, cuisiner un ndolé ou un maté. Dessiner est un acte culturel réalisable de 7 à 77 ans (ou plus si on est épargné par l'arthrose).

À l'association *L'Afrique Dessinée*, nous mettons en image des histoires d'hommes et de femmes africains, histoires adaptées au média bande dessinée. Nous nous intéressons à l'homme de tous les jours, au *Makaya*, comme on dit au Gabon. Cela représente l'essentiel de notre travail. Et avec le temps nous constatons que le public africain, même désargenté, est friand d'histoires dessinées qui lui font revivre son quotidien. D'où l'intérêt pour les lecteurs d'un comics tel que *Waka Waka* au Cameroun, malgré les problèmes de diffusion (fanzine créé en avril 2012 par ZOU – France – et Stéphane AKOA – Cameroun).

Toucher un public plus large passe aujourd'hui par Internet, d'où l'expérience démarrée par Simon-Pierre MBUMBO avec le site *Toom Comics* * qui présente des histoires dessinées par des Africains ou des Européens à la condition qu'elles parlent d'Afrique. Nous ne pouvons donc pas occulter nos origines africaines ou notre passé d'Afrique, car, pour paraphraser Antoine de Saint-Exupéry, chacun est originaire de son enfance, comme d'un pays. Ce terreau africain voyage, si on considère que chaque immigré est porteur d'un morceau d'Afrique. Mais pour en faire quoi ? C'est ce que nous interrogeons, à travers des histoires d'immigration en bande dessinée : c'est le cas de *Al' MATA* avec *Le retour au pays d'Alphonse Madilba dit Daudet* (prix meilleure bd africaine au FBDA d'Alger 2011) et de Simon-Pierre MBUMBO avec *Mélimine, un Africain à Paris*, roman graphique souvent commenté dans les revues spécialisées. En fin de compte, vous



Quatrième de couverture du *Retour au pays d'Alphonse Madilba dit Daudet*, dessin *Al' MATA* (46 pages couleur, L'Harmattan BD 2011)



le constatez, notre travail est marqué par le quotidien empreint d'une Afrique vécue au présent ou au passé par nos personnages, africains le plus souvent.

Pour l'instant, nous n'abordons pas l'Histoire par la bande dessinée : moins par manque d'envie que par manque de temps (la recherche des sources historiques prend du temps), et du fait d'une autre préoccupation : celle de la recherche d'adaptation du style graphique franco-belge, dont nous sommes aussi les héritiers, à l'art pictural africain. Amella LEUNG (Madagascar) ou Japhet MIAGOTAR (Cameroun) essaient de faire évoluer ainsi le style franco-belge, afin de rendre plus sensibles ou plus pertinentes les histoires qu'ils livrent à leur lectorat.

Christophe NGALLE EDIMO

Association L'Afrique Dessinée
Les éditions Afrobulles et Dagan, en collaboration avec la mairie de Tourcoing, organise les 15 et 16 mars, le Festival AFRO BD en pays de Ch'ti

*Toom Comics <http://www.toom-comics.com/category/articles/>



Dessin Japhet MIAGOTAR, histoire publiée dans le fanzine *Waka*, Cameroun, 2013



ENTRE DEUX LANGUES, ENTRE DEUX MONDES

Shumona Sinha a toute sa place dans l'émission « Littératures sans frontières ». Romanicère indienne, elle écrit ses livres directement en français, langue où elle crée des personnages, féminins ou masculins, qui portent ses souffles et ses désirs. Pour elle, chaque récit puise ses racines dans la réalité pour devenir ensuite une histoire multiple, la sienne, celle de ses parents, celle de son pays, lesquelles se mélangent et forment un tout.

Son troisième roman, *Calcutta*, se déroule dans sa ville natale qu'elle a quittée il y a une dizaine d'années. Depuis l'adolescence, elle portait en elle ce voyage vers la France,

ce texte aujourd'hui est celui de la réconciliation : « J'ai fait tout mon possible pour m'installer dans la langue française. Aujourd'hui, j'ai terminé un cycle et j'ai éprouvé le besoin de retourner à Calcutta à travers les mots ». Un peu comme la narratrice de son livre qui revient au pays à l'occasion d'un deuil pour honorer le souvenir d'un homme qu'elle a profondément aimé, son père. Voyage qui fait ressurgir le passé, son enfance, ainsi que toute l'histoire politique de l'Inde de ces quarante dernières années. Le tout empreint d'une grande solitude ressentie autant par le père, militant communiste, que par la mère universitaire dépressive, la fille qui a choisi l'exil ou encore la grand-mère tentée par la religion. À l'image de l'auteur qui se réfère à cette phrase de Paul Claudel : « Il y a toujours quelqu'un d'absent qui manque ».

Shumona Sinha a choisi d'écrire en français, même pour évoquer ses origines familiales. Une décision prise à l'époque de son premier roman, commencé en bengali mais impossible à finir car elle pensait dans notre langue ce qui l'obligeait à traduire chaque phrase. Au final, elle l'a donc poursuivi et fini directement en français. Un choix sans doute aussi lié aux difficultés qu'elle éprouvait dans sa langue maternelle, quand il s'agissait d'exprimer une certaine pudeur, une intimité. Des sujets finalement plus faciles à aborder grâce à la distance que lui permet sa langue d'adoption.

Il faut rappeler également que Calcutta est un des états de l'Inde divisés lors de l'indépendance en 1947 et peut-être cette scission géographique s'est-elle reflétée dans cette scission linguistique ? Shumona Sinha reconnaît qu'elle a fait à son tour un acte d'indépendance en vivant en France et en écrivant en français. D'après elle, les Bengalis ont vécu très douloureusement cette partition et, même si elle n'a pas connu ce déchirement, cet héritage lui cause encore un certain chagrin, mais la consolation vient en écrivant. Et c'est ainsi que d'un pays à l'autre, du passé au présent, Shumona Sinha se définit par une troisième voie : la littérature en français.

RFI - Catherine FRUCHON-TOUSSAINT
« Littératures sans frontières »